

pas fait passer, l'aumône qu'on lui destine par la chambre de bal : C'est probablement une idée fautive. N'importe ! ce n'est pas la pire de celles qui voient le jour. Je vous raconterai là-dessus une anecdote qui expliquera mes vues mieux que je ne le puis faire autrement.

Deux demoiselles avaient un père et une mère très avarés ; cela se rencontre quelquefois, bien qu'il soit rare de voir des époux s'accorder complètement sur un point. Ils ne donnaient jamais rien aux pauvres, car ceux-ci avaient à leurs yeux un tort inexcusable, celui d'être pauvres. Il était encore un autre objet sur lequel ce couple pensait à l'unisson, et en cela je ne dirai pas si je les blâme : ces époux ne voulaient point permettre la danse à leurs filles. Un jour un voisin leur prêta une gazette (car on conçoit que des gens de ce caractère ne souscrivent pas à un journal), et ils virent ou plutôt leurs filles virent du premier coup, aux colonnes d'annonces, l'avis d'un bal pour les pauvres. Grands cris de joie, grandes supplications :

— Ah ! maman, tu vas nous conduire au bal !

— Je ne danse pas, et je n'aime pas à voir danser les autres.

— Toi, papa, tu nous y mèneras !

— Moi, je suis comme votre mère.

— Ah ! maman, c'est pour les pauvres !

— Ah ! papa, une fois, une pauvre fois ; c'est pour les pauvres !

Les pauvres ! les pauvres, n'auront pas grand plaisir à votre bal ; ils feraient mieux de travailler que de s'amuser à danser !

Mais ce ne sont pas les pauvres qui danseront ! ce sera nous, et nous leur donnerons l'argent.

Argent mal acquis ne profite jamais, ce qui vient par le violon s'en ira par le tambour...

Mais, maman, ce sera la seule fois que nous aurons été au bal ! Nous ne sortons jamais ; nous sommes le sujet de toutes les conversations des voisins.

— Je ne m'en inquiète guère.

Ils disent déjà que c'est par économie que nous ne sortons pas, que si nous n'acceptons pas d'invitations c'est pour n'avoir pas à en faire. Mais ça va bien être autre chose quand ils verront que nous n'allons pas même à un bal pour les pauvres ! Ils diront, pour le coup, que ce ne sont pas les scrupules de la dévotion qui vous font nous retenir, mais que c'est de la pure méquinerie. On nous montrera au doigt.

— Oui, tout cela est vrai ; mais s'il fallait prendre pour règle de conduite toutes les critiques des mauvaises langues, on ne ferait pas grand'chose de bien.

— Mais c'est pour les pauvres !

— Oui, maman, c'est pour les pauvres.

— Ça va coûter si cher ! et dans un temps comme celui où nous sommes...

— Oh ! une bagatelle comme cela, dix schellings ! dix pauvres schellings ! et pour les pauvres encore !

Le dialogue continua encore long-temps sur ce ton ; mais les deux jeunes filles (c'est si diplomate deux jeunes filles qui veulent obtenir quelque chose !) firent si bien jouer la vanité d'un côté, la charité de l'autre, et le bon marché au milieu de tout cela, que les parents donnèrent leur consentement, à la grande joie des deux demoiselles qui, comme on va le voir, s'étaient réunies pour le solliciter ; mais dans un objet différent.

Une fois le consentement obtenu pour le bal et l'achat du billet d'entrée, il fallut régler les accessoires indispensables. Là encore la vanité, l'amour-propre durent servir de puissant levier ; on ne pouvait paraître moins bien parée que telle et telle dont les parents ne sont pas plus que nous autres ; il ne faut pas faire rire de soi ; mieux vaut exciter l'envie que la pitié ; et mille autres arguments de cette force firent les batteries qui, entre les mains des deux aimables enfants, firent brèche au roc de l'économie paternelle et maternelle. Après une négociation qui dura quatre grandes heures, il fut convenu que l'on irait au bal, et cela dans une toilette conve-